

sordre, les joues empourprées, le regard allumé, penché sur son pupitre et couvrant de notes les feuilles réglées au pentagramme, et qui se succédaient rapidement sous sa main infatigable.

La porte s'ouvrait de temps en temps pour laisser entrer un nouveau visiteur, — car sa porte n'avait jamais de gardien; Donizetti travaillait au bruit de la discussion la plus animée, — le courant d'air qui s'établissait faisant voler ou éparpillait les feuillets; Antonio, son domestique, était là, tout près à les ramasser et à les classer patiemment.

Seulement, et c'est ce qui étonnait ses amis, jusqu'alors Donizetti avait laissé les causeurs aller bravement leur train, et s'était borné à jeter, par-ci par-là, quelques monosyllabes dans la conversation, sans cesser de travailler, cette fois, il était d'une loquacité extraordinaire, il parlait à tous et de tout avec une volubilité étrange, il insistait sur les moindres détails, il donnait aux particularités les plus futiles une importance qu'elles étaient loin de mériter. Ses amis s'étonnaient, il y en eut même qui s'en montrèrent un moment inquiets, mais ils n'osèrent pas se communiquer leurs remarques dans la crainte de passer pour des prophètes de malheur.

Donizetti était descendu comme d'ordinaire à l'hôtel de Manchester, rue Grammont.

Un jour vers onze heures du matin, son ami Accursi alla le voir. Antonio lui dit que le maître ne l'avait pas sonné, que probablement il avait travaillé très-tard et qu'il dormait encore. Accursi ne voulut pas qu'on l'éveillât, il prit un journal et attendit. Au bout d'une demi-heure, Antonio, qui lui-même était un peu inquiet, gratta doucement à la porte de son maître, il attendit quelques secondes, puis il fiappa. N'entendant pas de bruit, il ouvrit la porte et poussa un cri. Accursi accourut, Donizetti était étendu sur le parquet, sans connaissance. Est-ce en se couchant, est-ce en se levant, ou dans la nuit qu'il était tombé là, au pied de son lit. On ne put le savoir. Accursi après avoir aidé Antonio à le remettre au lit, s'en fut en deux bonds chercher un médecin. Il en trouva un au carrefour Gaillon, et l'emmena à l'hôtel de Manchester, en même temps il manda le docteur Ricord, le médecin et l'ami du pauvre artiste.

Les premiers soins du docteur du carrefour Gaillon firent cesser cet évanouissement ou cette léthargie de Donizetti, puis Ricord arriva, qui félicita son confrère et l'applaudit de n'avoir pas pratiqué une saignée. Elle eût été fatale.

En présence de la menace d'une congestion cérébrale, Ricord, qui n'a jamais connu l'orgueil, demanda une consultation avec les docteurs Andral et Rostan. Les trois savants étaient, le lendemain matin, au chevet du malade, qui, à la suite de prescriptions faites par Ricord, avait passé une nuit assez calme, et qui causait comme d'habitude.

On lui fit nombre de questions, le maître y répondit avec facilité, avec lucidité, on dut même lui recommander de modérer un peu sa façon.

Il ne tint pas compte de cette exhortation. Au milieu de son éloquence turbulente, il expliqua comme quoi il avait en lui deux sources d'inspiration, il les sentait, il pouvait en désigner le siège; l'une, à gauche, était celle de la musique bouffe, l'autre, à droite, celle de la musique sérieuse. C'était au point que lorsqu'il composait, il sentait comme une espèce de soupape s'ouvrir à gauche ou à droite, selon le genre de musique auquel il travaillait; c'était à gauche ou à droite que le brâsier s'enflammait, et que cette moitié de lui-même était fatiguée après les longues heures d'une journée laborieuse pour l'enfantement de l'œuvre.

Les docteurs échangèrent à la dérobée un regard significatif. Ce regard voulait dire qu'ils craignaient pour la raison du malade. Mais quelqu'un qui était présent à la consultation, Accursi, je crois, ou le fidèle Antonio, s'empressa de dire que le brillant compositeur avait déjà, depuis plusieurs années, exprimé la même idée. Cette assertion rassura M. Andral qui se promit de prendre note de la bizarre manifestation du musicien.

Si Donizetti a dit vrai en principe, il a dû se tromper sur les détails. Ce n'était pas du côté droit qu'était la source de l'inspiration pour la musique sérieuse, Lucie a dû sortir du côté du cœur.

La raison du malade n'était pas, d'ailleurs, affectée le moins du monde, et les trois médecins ne tardèrent pas à se consulter. Cette consultation et le traitement qu'elle amena, améliorèrent bientôt l'état de Donizetti. Il eut même un renouveau de santé et de vigueur. L'amour du travail revint plus impérieux que jamais. Déjà il était guéri — Hélas! non. C'était le dernier éclat que jette la flamme d'une lampe près de s'éteindre. — Voici comment cet éclat se manifesta.

Vatel était alors directeur du Théâtre-Italien, de ce beau théâtre qui depuis... mais alors, il était dans toute sa splendeur. Les succès de *l'Ehsur* et de *Don Pasquale* étaient trop présents à sa mémoire pour ne pas lui faire essayer d'une démarche auprès de Donizetti, qu'il avait là, à deux pas de lui, presque sous sa main.

La tentative réussit. Ne vous disais-je pas que l'amour du travail était revenu plus vif que jamais chez le compositeur?

On chercha le sujet. Donizetti caressait depuis longtemps le *Sganarelle* de Molière... Qu'on nous permette de le citer sous le titre. Cette comédie avait été réduite en italien ou plutôt adaptée à la scène italienne par un auteur dramatique, des plus favorablement connus dans la Péninsule, le comte Giraud. Malgré son nom français (qu'on prononce en italien Dgioud), le comte était issu d'une noble famille romaine. Ce fut un de ses ancêtres qui fit construire, en dehors de la porte Pamphili, un palais ayant la forme d'un vaisseau, et à cause de cette figure appelée *il vascello*. Lors du bombardement de Rome en 1849, le palais vaisseau se trouvait entre la ville assiégée et le camp